N° 3. — 1re Année Prix du Numéro : 50 cent. Mars 1906

LA VIE FUTURE

Revue Psychologique de l'Afrique du Nord

L'âme, son immortalité

La croyance en Dieu entraîne naturellement celle de l'existence de l'âme et de son immortalité.

Mais qu'est-ce que l'âme ?

Question bien délicate, à laquelle cependant nous allons tâcher de répondre de notre mieux.

L'âme ou esprit, comme les spirites l'appellent, est le principe intelligent qui anime les êtres qui composent l'espèce humaine ; elle leur donne la *pensée*, la *volonté* et la *liberté d'agir*.

L'âme est formée d'un fluide d'une pureté qui n'a de supérieure que celle de Dieu, cette essence créatrice, principe de tout. Auprès du fluide qui constitue l'âme, en qui repose l'*intelligence*, la *raison* et la *volonté*, tous les autres fluides sont grossiers.

Le fluide de l'âme est si subtil, il se rapproche tellement de l'immatérialité qu'il ne saurait former, à lui seul, ce corps qui est nécessaire à l'âme pour se produire, agir et remplir la mission qui lui est réservée dans l'organisation des mondes. Aussi Dieu a-t-il revêtu l'âme d'une enveloppe, d'un vêtement, si nous pouvons nous exprimer ainsi, appelé *périsprit* qui, lui-même, est un fluide plus grossier que celui dont l'âme est formée. L'âme et son périsprit, réunis au corps charnel, forment l'homme.

Faisons, si vous le voulez bien, une comparaison qui nous fera mieux comprendre ce phénomène.

Prenons une amande. Où se trouve le principe végétatif, l'âme, en quelque sorte, de la plante ? Au milieu de la matière blanchâtre qui en forme le centre. Enveloppant cette matière, que voyons-nous ? Une pellicule, et, au-dessus de cette pellicule, une enveloppe grossière, l'écorce.

Etablissant alors la comparaison, nous dirons que le principe végétatif représente notre *âme*, la matière blanchâtre et la pellicule représentent le *périsprit* et l'écorce représente le corps charnel de l'homme.

Mais comment comprendre un fluide constituant une forme,— car le périsprit conserve dans l'Au-delà la forme de notre enveloppe charnelle,—cela est impossible ? Pas du tout. Qu'arrive-t-il quand nous nous plaçons devant une glace ? Celle-ci reproduit dans tous ses détails notre corps ; elle le reproduit avec une fidélité telle que nous sommes forcés d'appeler la raison à notre aide pour nous convaincre que nous n'avons pas deux corps. Cette reproduction par la glace de nous mêmes n'est autre chose qu'un corps impalpable, formé par le fluide lumineux arrêté et réfracté par une couche d'étain.

Si le fluide lumineux peut constituer une forme corporelle, pourquoi un autre fluide, que nous nommerons périspritique ne pourrait-il en constituer une à son tour ? Pourquoi, dira-t-on ? mais parce que nous sommes bien forcés d'admettre la reproduction fluidique du corps par la glace, puisque nous le voyons, tandisque nous ne voyons pas le corps périspritique de l'Esprit. Soit. Mais si nous pouvons constater l'existence du corps fluidique que la glace nous renvoie, c'est que nous avons un sens pour

percevoir le fluide lumineux, tandis que nous n'en avons pas pour percevoir le fluide périspritique, pas plus que le fluide magnétique.

Plaçons un aveugle devant un miroir ; il ne verra pas la reproduction de lui-même parce qu'il n'a pas le sens nécessaire pour cela. Mais son image n'en existera pas moins et nous, qui ne sommes pas privés de la vue, nous la verrons. De ce que nous ne voyons pas les Esprits, il ne faut donc pas conclure qu'ils n'existent pas, mais seulement que nous n'avons pas, *à l'état d'incarnation*, le sens qui nous serait nécessaire pour les voir.

Que de choses qui existent et que nos sens très imparfaits ne perçoivent pas ! Nos sens sont très bornés et ils sont loin d'être la mesure de la réalité des choses.

Les corps échappent à notre sens de la vue de bien des manières : par leur ténuité, par leur éloignement, par leur transparence. A l'aide du microscope, nous parvenons à reculer les limites de la petitesse perceptible, et, à l'aide du télescope, nous rapprochons les distances. Oui, mais alors nous ne faisons que reculer la difficulté au lieu de la résoudre, car plus l'instrument est puissant, plus il nous prouve l'infirmité de nos sens et leur insuffisance à juger de la réalité des choses.

Quant à la transparence, nous n'avons aucun moyen direct de voir les corps doués de cette qualité. Nous ne voyons un cristal que par comparaison avec les corps opaques qui l'entourent ou par les reflets de lumière qu'il détermine.

Sans même supposer que les dimensions de l'âme sont trop exiguës ou son éloignement trop considérable pour que nous puissions la voir, il suffit qu'elle soit diaphane, que son enveloppe soit formée d'une matière aussi pure

que le cristal, pour que nous ne puissions pas la voir. Nous ne sommes donc pas en droit de conclure de ce que nous ne voyons pas l'âme, ou de ce que nous ne la voyons pas quitter le corps au moment de la mort, qu'elle n'existe pas. Pendant la vie, nous ne connaissons l'âme que par ses effets qui consistent à animer le corps, le former, le développer et le préserver de la corruption. Après la mort, nous ne pouvons également la connaître que par ses effets ; c'est ce que nous verrons plus tard.

Nous résumant, nous dirons : l'*Esprit* est l'être raisonnable de la création. Il est formé de deux principes : d'une *âme*, siège de la pensée et de la volonté et d'un corps fluidique nommé *périsprit*, constituant, pendant la *non incarnation*, l'organisme et l'individualité de l'âme, et, pendant l'*incarnation*, le trait d'union entre l'âme et le corps.

L'existence de l'âme établie, le problème de l'*immortalité* se pose aussitôt. C'est là une question de la plus grande importance, car l'immortalité est la seule sanction qui s'offre à la loi morale, la seule conception qui satisfasse nos idées de justice et réponde aux plus hautes espérances de la race humaine.

Ecoutons, à ce sujet, ce que nous dit, dans son beau livre intitulé *Le Devoir*, Jules Simon, ancien ministre de l'Instruction publique.

« Il faut sonder la bonté de Dieu pour un moment ;
« il faut s'y perdre. Se peut-il que Dieu soit et que le
« malheur, que l'injustice soient ? Si je dois finir avec
« mon corps, pourquoi Dieu m'a-t-il fait libre ? Pour-
« quoi s'est-il révélé à moi dans ma raison ? Pourquoi
« a-t-il fait, de l'éternel et de l'immuable, l'objet constant
« de ma pensée ? Pourquoi m'a-t-il donné un cœur

« qu'aucun amour humain ne peut assouvir ? Cette puis-
« sance qui transforme le monde, cette pensée qui le
« mesure et le dépasse, ce cœur qui le dédaigne, m'ont-
« ils donnés pour mon désespoir ?

« Hélas ! qu'est-ce donc que cette vie ? Une suite de
« déceptions amères, des amours trahis, des connaissan-
« ces qu'on s'épuise à chercher et qui nous échappent,
« des enthousiasmes dont nous rions le lendemain, des
« luttes qui nous épuisent, des désespoirs qui nous tor-
« dent le cœur, des séparations qui nous frappent dans
« nos sentiments les plus chers et les plus sacrés. Voilà
« la vie, si nous devons périr ! Et voilà la Providence !

« Périr ? Eh ! quoi, n'avez-vous jamais vu la justice
« avoir le dessous dans le monde ? Le crime n'a-t-il
« jamais triomphé ? N'y a-t-il pas des criminels qui sont
« morts au milieu de leurs succès, dans l'énivrement de
« leurs voluptés impies ? Socrate n'a-t-il pas bu la ciguë ?
« L'histoire elle-même est-elle impartiale ? La posté-
« rité, cette ombre que le juste invoque, entendra-t-elle
« son dernier cri ? Qui soutiendrait la pensée qu'un
« innocent puisse mourir dans l'opprobe et dans les sup-
« plices, et que cette pauvre âme ne soit pas reçue dans
« le sein de Dieu ?

« O dernier mot de la science humaine ! ô sainte
« croyance ! ô douce espérance ! pourrait-on sans vous
« le supporter ? Une chaîne indissoluble unit ensemble
« la liberté, la loi morale, l'immortalité de l'âme et la
« Providence de Dieu. Pas un de ces dogmes qui puisse
« périr sans entraîner la ruine de tous les autres. Nous
« les embrassons tous ensemble dans notre foi et dans
« notre amour. *Il n'y a plus de place pour le désespoir*
« *dans une âme profondément convaincue de son*

« *immortalité.* Plus on médite sur l'immortalité de « l'âme, et plus on trouve, dans cette pensée, la force de « résister à tous les chagrins de ce monde mortel ; de ce « monde d'où nous tirons nos peines et nos plaisirs, heu-« reux s'il nous absout et nous récompense, malheureux « à jamais, s'il nous repousse et nous condamne, Immor-« tels, nous ne faisons que le traverser : il n'est pour « nous qu'un accident éphémère, et, tout est bien, en « dépit de la souffrance et de la douleur, pourvu que « nous arrivions au terme de l'épreuve, libre de toute « souillure. »

L'Erreur et la Vérité

Les hommes sont constamment en contradiction avec eux-mêmes. Vidant le Panthéon pour remplir les Gémonies, suivant le temps et l'heure qui marquent leurs intérêts, ils font l'œuvre opposée. La Société actuelle, soutenue par une frêle charpente d'idées conventionnelles que le plus léger souffle fait craquer, ne peut résister aux éléments divers qui l'agitent avec violence. L'esprit humain, à bout d'hypothèses, hésite souvent entre le culte du hasard et celui de la raison. Le vaste horizon de la scène du monde semble parfois se rétrécir et limiter l'existence des êtres.

Sous les flots envahisseurs des déceptions, les riantes illusions du jeune âge disparaissent pour faire place aux amertumes de la vie. Les plus franches affections sont souvent étouffées par l'égoïsme impitoyable.

Le sage penseur et les philosophes de la raison voient souvent leurs convictions les plus chères et les plus rationnelles devenir la risée stupide des satisfaits et des jouisseurs à outrance des plaisirs terrestres. Ah ! alors le dévouement de l'apôtre, dont la grandeur de la tâche était proportionnée à ses aptitudes, à la noblesse de son cœur, est rejeté et méprisé dédaigneusement par ces hommes dont les aspirations ne dépassent pas le monde de la terre. Dans cette situation, subjugué quelquefois par un sentiment profond de découragement, le penseur n'aperçoit plus que les ruines de ses plus douces espérances et les débris de sa pensée jonchant la route de la vie

qui lui reste à parcourir. Sous ces pénibles impressions de désenchantement. il lui semble que le souvenir qu'il vient d'évoquer est un vain songe, un mirage trompeur. Mais sous le poids de l'inexorable vérité, l'amertume de son cœur débordant sur ses lèvres, il prononce les mots fatidiques, écho lointain de Démocrite, que Rabelais lui rappelle : « Ce monde n'est donc qu'une immense dérision dont le sage doit rire ! »

Non, mille fois non, l'œuvre de Dieu ne peut être une négation absolue. Elevons donc nos regards au-dessus des préoccupations de la vie qui assaillent notre imagination ; plaçons-nous sur les hautes régions de l'infini d'où la terre où nous nous attardons pour y remplir la mission qui nous a été assignée nous apparaîtra belle dans l'espace infini. La masse confuse d'idées, de faits et d'événements nous apparaîtra sous de plus brillantes couleurs ; car alors un ensemble consolateur se dessinera à nos regards étonnés, et nous reconnaîtrons avec bonheur que les difficultés de la vie sont souvent plus apparentes que réelles, et que celui qui a créé l'harmonie des mondes n'a pu exclure du bonheur les êtres qui les peuplent. Confiants dans la pensée que divinité oblige, et éclairés par l'espérance, nous reprendrons avec courage et résignation le chemin de la vie et des visions célestes.

En fouillant avec soin le labyrinthe de la pensée humaine, on peut saisir les principaux points de contradiction que notre imagination égarée jette sur notre passage. Aperçues des hautes régions de l'intelligence, ces prétendues contradictions disparaissent dans l'ensemble des éclaboussures du terre à terre qui les produit.

L'esprit humain, subjugué par l'ignorance ou les mauvaises passions, a besoin d'être soigneusement éclairé et guidé sur la route de la vie.

La raison, appuyée sur l'examen et l'expérience du passé, doit nous éclairer ; elle doit accoutumer l'homme à ne chercher le beau, le bien, le juste et l'utile que dans la paix et les splendeurs de l'équité. Ce travail permet enfin à l'esprit humain d'aborder la phase de la vérité absolue, qui constitue sa destinée et le but constant de toutes ses aspirations.

Le mouvement de l'esprit humain doit s'accomplir. dans son orbite infini. à l'aide de deux forces contraires qui se modèrent l'une l'autre ; ce sont : la vérité et l'erreur.. Comme conséquence philosophique, ces deux éléments opposés dont l'un est actif et l'autre passif, forment la marche générale de l'univers. Il résulte, de cette organisation universelle, que les penseurs, dévoués à l'humanité, ne doivent jamais se décourager, malgré les difficultés qui encombrent leur chemin. La terre est un champ de combat.

(Déchaud, *publiciste à Oran*).

Après sa présentation, *aux lecteurs de LA VIE FUTURE, que nous avons publiée dans notre premier numéro, notre ami* Piron, *voulant affirmer son* identité, *nous a donné son* état civil, *toujours par l'intermédiaire de notre médium M. D..... Nous n'avons pu, à notre grand regret, insérer cette pièce dans le numéro de février, mais aujourd'hui nous nous empressons de donner, à notre* collaborateur de l'Au-delà, *la place qui lui revient dans notre publication.*

MON ÉTAT CIVIL

Ayant depuis longtemps quitté la terre
Pour l'immense royaume des Esprits,
Où je puis rimailler comme naguère ;
Mais las ! ne puis produire mes écrits.
J'avais, dans ma félicité suprême,
Ce seul regret qui me hantait toujours,
Quand notre Dieu, voulant m'aider lui-même,
D'un médium, me prêta le concours.
J'en fus heureux, vous pouvez bien le croire,
Et m'apprêtais, me servant de sa main,
Faisant appel à ma bonne mémoire,
D'écrire encore plus d'un joyeux quatrain.
J'avais, hélas ! compté sans la critique,
Qui me dit : « Si tu n'es un esprit vil,
Si tu es bien Piron le satyrique,
Fais-nous connaître ton état civil. »
Le voici : J'ai vu le jour en Bourgogne,
En juillet, seize-cent quatre-vingt neuf ;
C'est à Dijon, la ville où, sans vergogne,
Un beau matin je suis sorti de l'œuf.
Fils de Piron Aimé, l'apothicaire,
Et d'Anne Dubois, fille du sculpteur
Dont les travaux que Dijon lui fit faire,
De son église en décorent le chœur.
Ceux qui me tinrent sur le baptistaire,

M'ont donné le beau prénom d'Alexis.
Malgré mes goûts, plus tard on me fit faire
Mon droit ; c'était en l'an dix sept cent dix,
Tenez, pour vous prouver ce que j'avance,
Et vous convaincre enfin pour tout de bon,
Que c'est fort bien sous ma propre influence
Que parle, écrit, notre bon Médium,
Je vous ferai le récit très sommaire,
De quelques faits qui me sont arrivés ;
Il en est bien que j'aurais voulu taire
Mais les voici tels qu'ils se sont passés.

Un jour, me creusant la cervelle,
Dans l'immense parc de Livry,
J'attendais en vain l'étincelle,
Pour que la muse me sourit :
Je rageais, je me le rappelle,
Je ne faisais rien de bien bon ;
Je pestais contre l'infidèle,
Qui laissait ainsi son Piron.
J'aurais voulu monter vers elle,
Pour lui donner bonne leçon,
Quand, soudain, j'avise une échelle,
Je m'en empare sans façon.
Montant au faite, je l'appelle,
Et là, tout furieux, je lui dis
Ce que mérite la cruelle,
Puis, satisfait, je descendis.
Le lendemain, chose nouvelle,
On avait mis, sur mon perchoir,
Des étriers ainsi qu'une selle :
De surprise, j'ai manqué choir.

Dans la rivalité de Dijon contre Beaune,
J'ai manqué, maintes fois, de me faire écharper.
Un jour, il m'advint l'aventure bien bonne
De laquelle j'eus bien de peine à m'échapper.
Voici : Je me trouvais dans un de leur théâtre

Où des mauvais acteurs disaient de mauvais vers.
J'en fis l'observation, mais on faillit me battre
Et fus, par les Beaunois, regardé de travers ;
Je leur dis : « Vos acteurs ne sont pas des merveilles ! »
Quand un quidam me crie : « Silence ! on entend rien.
Je lui réplique : « Ce n'est pas faute d'oreilles ! »
Lors je fus conspué, puis traité de vaurien.

Le lendemain de ce jour mémorable,
Je me rendis dans un champ de chardons
Et, de ma canne, j'en coupe, impitoyable,
Tous les pieds sans accorder de pardons ;
Quand un ami me dit : « Qu'est-ce que je vois ?
Pourquoi, Piron, l'acte où tu te livres ? »
« Etant en guerre avec les Beaunois.
Lui dis-je, je viens leur couper les vivres. »
Enfin j'épouse, sur le tard,
La lectrice (appelée De Bar)
De la marquise de Mimeure
Avec qui, dès lors, je demeure.

C'est en janvier, un Vingt-un, dans Paris,
En l'an dix-sept cent soixante-treize,
Que mon âme fut heureuse et fort aise
De prendre le chemin du Paradis !

....

Voilà pourtant des faits ? Mais j'ai bien peu d'espoir
De vous convaincre en plein, car, vous devez comprendre
Qu'il n'est pas pire aveugle que qui ne veut pas voir,
Et n'est pas pire sourd que qui ne veut entendre.

Alger, le 27 janvier 1906.

A. Piron.

COMMUNICATION OBTENUE DANS UN GROUPE SPIRITE D'ALGER

Par M. F..., médium écrivain

SUR LE PÉCHÉ ORIGINEL

Les diverses théories qui ont été mises en avant pour établir la survivance de l'homme sont toutes plus ou moins erronées ; elles partent d'un principe faux, puisqu'il procède de cette idée que l'homme est né parfait, mais que par sa faute il est arrivé, de chute en chute, à l'état de faiblesse qui le rend indigne de rechercher l'origine de ses facultés premières.

Cette conception de l'être est la cause principale des erreurs commises sur la recherche des origines de l'homme. Elle est basée sur une méconnaissance absolue des lois naturelles et divines, qui ne peuvent d'un être créé parfait, avoir voulu faire de l'homme ce que les diverses religions issues du christianisme appellent un ange déchu.

Le créateur eut commis une monstruosité sans nom si pour un prétexte frivole en somme et indigne même d'un être tant soit peu intelligent et juste, il avait à la suite d'un acte qualifié de péccadille, prononcé à jamais la déchéance de celui qu'il avait créé avec toutes les perfections. Cette idée seule devrait faire rejeter ce dogme comme absurde, et pourtant, telle est la source et le point fondamental sur lesquels s'appuient les docteurs en théologie pour affirmer la véracité du péché originel, d'où découlent la plupart des autres dogmes.

Se peut-il vraiment que l'Intelligence universelle qui gouverne les mondes se soit trompée au point de n'avoir pas prévu ce qui pourrait advenir à l'être venu sur ce globe avec toutes les perfections ? Est-il admissible que cette planète, qui occupe dans l'échelle des mondes un rang très inférieur, ait été à même, dès son origine, de recevoir l'être parfait qui ne peut exister que dans les mondes ayant eux-mêmes évolué ?

Cette hypothèse, examinée par la seule lumière de la raison, ne tient pas debout ; et pourtant que d'erreurs, de préjugés, de crimes mêmes, et quel voile d'obscurité jeté sur l'humanité au nom de ce principe de l'origine de l'homme! Combien différente est l'œuvre du Créateur qui dans sa sagesse et son amour des êtres par lui conçus, a créé, pour chaque monde, un ordre de choses en rapport avec les conditions d'habitabilité et d'existence que comporte la vie à la surface du globe.

L'homme donc a reçu à son entrée dans l'humanité l'étincelle divine qui doit le guider dans sa marche ascendante vers les mondes plus avancés, et, loin de déchoir comme le prétendent les diverses sectes qui s'appuient sur le péché originel pour établir qu'il est condamné d'avance à mener une existence dure et pénible, il progresse au contraire et ne cesse de s'élever vers des régions où la vie lui apparaît pleine de délices. Cette ascension vers un mieux être auquel il aspire, n'est-elle pas la négation même de la chûte irrémédiable dans laquelle il a été entraîné par la faute du soi-disant premier homme créé ?

Les êtres ont une origine bien différente de celle qui est généralement admise. Sortis de la matière où ils sont à l'état latent, puis, commençant à prendre vie dans la plante, ils se développent et prennent dans l'animalité un organisme qui leur donne en quelque sorte l'individualité. Ils se transforment pour atteindre l'échelon supérieur des êtres existant à la surface du globe, et entrent enfin dans la catégorie des êtres conscients qui forment l'humanité.

Ce point de vue est tout différent de celui des diverses religions, mais il est le seul rationnel et admissible dans la constitution des mondes, et la genèse de votre planète ne saurait avoir d'autre explication. Donc rejetez de votre esprit toute supposition ou recherche qui serait contraire à cet exposé.

Un Ami de l'Espace.

Séance d'Expériences

Afin que nos lecteurs qui ne peuvent assister aux expériences, puissent cependant se rendre compte des phénomènes qui s'y produisent, nous publierons de temps en temps, une analyse détaillée des faits saillants obtenus dans ces séances.

Nous relatons ci-dessous, aussi fidèlement que possible, les incorpprations qui se sont produites dans la séance du 17 janvier.

1° Incorporation obtenue par l'intermédiaire du médium M. D.

A peine endormi, l'incorporation du médium se produit, on le voit s'étirer, bailler, allonger son bras à droite, à gauche, comme s'il cherchait quelque chose. Le médium passe par toutes les phases d'un individu qui vient de s'éveiller et qui veut se lever. C'est en effet à cela que le médium arrive et il faut l'arrêter au moment où il tente de sortir du fauteuil qu'il croit être son lit. Ne se rendant pas compte de son impuissance à ne pouvoir agir selon sa volonté, il murmure :

— Qu est-ce que j'ai ?

Comme il s'efforce encore de se lever, on l'arrête et on lui dit :

D — Où allez-vous ?

R — Hé ! Hé ! Comment, où je vais — Par exemple — Qui êtes-vous ? (puis après un moment) *Je vous admire, eh bien ! elle est forte, celle-là ; je ne sais où je suis, ni qui vous êtes. Mais pourtant, je ne me souviens pas avoir bu plus que de raison, cela peut m'arriver ; mais pour cela il faut boire et, hier, je n'ai bu que 3 ou 4 bocks. Cela demande une explication. Me trouver tout hâbillé, au sortir de mon lit, et vous par-dessus le marché !*

D — Nous allons expliquer cela ; n'étiez-vous pas malade ?

R — Ma foi, non, je suis trop bien portant.

D — Vous êtes peut-être trop sanguin et vous savez que cela peut devenir grave.

R — Oui, je l'avoue, il y a chez moi exubérance de santé ; seriez-vous docteur par hasard ? qui vous a appelé ? je vais être franc avec vous. On dit que la vie n'est pas grand'chose, aussi j'en profite et je prends du plaisir tant que je peux ; donc ne me prescrivez pas de régime débilitant, je n'en ferai rien et vous perdrez votre temps. Je ne bois d'ailleurs jamais l'eau pure, le lait m'incommode, et je n'aime pas les légumes. J'aime au contraire les viandes bien saignantes et le bon vin. J'aime à jouir de la vie. D'ailleurs nous arrivons tous au même but. Ce n'est pas quand nous pourrirons sous la terre que nous en jouirons.

D — Alors, d'après vous, tout est fini à la mort ?

R — J'en suis sûr. Une fois dans la terre, nous pourrissons et chaque molécule de notre corps sert à la nourriture des plantes et par conséquent, nous redonnons la vie aux plantes qui la donnent aux animaux.

(Après quelques objections il continue) : *Matière, matière, savez-vous, vous, si les pierres ne pensent pas comme nous ? Vous vous fiez aux seuls moyens que nous avons de constater les choses, quand vous aurez des moyens plus puissants, des lentilles plus fortes, au lieu de voir seulement des microbes, vous pourrez constater et percevoir peut-être la sensibilité chez les plantes et aussi chez les minéraux. La matière pourrit pour faire vivre d'autres matières ; tout n'est donc pas fini à la mort ; chaque molécule continue à vivre pour son propre compte.* (Riant) *Certainement on ne retrouvera jamais une de ses jambes dans le corps d'un voisin et son bras dans celui d'un autre. Non, les molécules se dispersent et ne se retrouvent plus assemblées de la même façon.*

D — Mais, que faites-vous de l'âme ? en avez-vous entendu parler ?

R — Oh ! là, là, nous y sommes ; ça y est, je m'y attendais, (goguenard) *si l'homme a une âme, alors les bêtes en ont une aussi, les plantes de même.*

On le raisonne un moment et on lui annonce qu'il est mort.

— Quoi ! qu'est-ce que vous me dites ? Avec vos raisonnements vous rendriez les gens fous et c'est vous qui l'êtes. Comment voulez-vous que je sois mort puisque je vous parle ?

On lui montre alors une glace, il s'y regarde, reconnaît que ce n'est pas son corps et dit :

— J'ai affaire à un habile illusionniste ; allons, expliquez-moi cela, mais ne dites pas d'absurdité, vous perdriez uotre temps.

(On lui montre son cadavre).

— Tiens, c'est plus fort, je me vois couché ; c'est bien moi, c'est bien l'expression de la mort que je vois sur mon visage. (Très gai) *Mon cher ami, vous êtes très adroit et le boniment est fort bien fait. Mais ce n'est pas ma figure qui se reflète dans le miroir, je veux que vous m'expliquiez votre truc. Quel est votre but ? Vous êtes venu ici comme médecin, c'est un prétexte, ne me faites pas perdre la boule en me disant que je suis mort.*

On le raisonne encore et on lui explique le rôle du médium, à quoi il répond : C'est donc le corps de garde (et il rit).

D — En quelle année, croyez-vous être ?

R — 1893.

D — Savez-vous que vous êtes à Alger et que nous sommes en 1906.

R — La plaisanterie a assez duré ; expliquez votre truc ; vous dites que je puis voir des personnes que je sais pertinemment être mortes ? ce sont là des choses sacrées, inutiles d'insister, elles sont mortes et bien mortes et je ne les verrai plus.

Après quelques secondes on voit le médium s'agiter, il regarde avec fixité devant lui, il tend l'oreille, puis dit :

— « Pas possible, je perds la boule, c'est une hallucination, mais pourtant ! »

Il tend de nouveau l'oreille, puis prend sa tête dans ses mains.

— Pourtant, c'est bien mon père que je vois ; oui, c'est bien lui, c'est bien sa voix ; il me dit que je suis dans l'erreur qu'il m'expliquera la chose plus facilement. Comment ?... Est-ce possible ?... Il me dit de faire la prière,.. Quelle prière ?

Je ne puis pas me faire à cette idée que je suis mort, et pourtant... oh! mon Dieu, c'est donc bien vrai?

L'esprit ayant reconnu son état déclare alors se nommer P... B..., rentier demeurant à Nantes, de passage à Vintimille où il est descendu à l'Hôtel des Etrangers.

Il reçoit alors l'esprit de son père, fait la prière et part.

Le médium retombe endormi sur le fauteuil et est réveillé par le directeur des expériences.

2° Extase du médium Mme D...

Après être endormie, le médium se lève, prend une pose extatique et les mains jointes, élevées, prononce lentement ce qui suit :

L'AMOUR

Tout, tout, n'est qu'amour dans l'harmonie! Est-il possible que sur votre planète on puisse connaître la haine? Oh! rien que d'en parler, cela me fait souffrir. Aussi, vous qui êtes là, et qui pouvez m'entendre, aimez-vous avec force, aimez-vous avec grandeur, aimez-vous pour être heureux, car sans l'amour, point de bonheur.

Curé d'Ars.

Le médium se réveille seul.

NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(Suite)

Kariel et sa famille, après le repas du soir, se sont assis autour de l'âtre dans lequel flambe un bon feu de fagots, à la flamme claire et pétillante. Margaret, la femme de Kariel, fait tourner son fuseau chargé de laine. Guarik, un billot devant lui, élague des branches de chêne, qu'il

affûte ensuite, pour en faire des épieux de chasse qu'il fait durcir au feu. Kariel répare un filet de pêche.

Au dehors le vent fait rage ; chaque rafale ébranle la porte de la hutte qui semble prête à céder.

« Que les bons génies protègent les voyageurs qui sont en route par un « temps pareil », dit Margaret en jetant un fagot dans le feu. — « Oui, répond Kariel, et s'il s'en trouve quelques-uns d'égarés dans la forêt, que notre Dieu leur fasse découvrir le sentier qui mène à notre cabane ; ils seront les bienvenus. »

A ce moment, comme pour répondre aux paroles de Kariel, les deux dogues logés sous un hangar attenant à la hutte, se mirent à aboyer furieusement

Les deux hommes se dressèrent brusquement : « Père, dit Guarik, ce « n'est pas un fauve qui fait aboyer les chiens, je reconnais à leur voix « que c'est à l'homme qu'ils crient ».

En effet, au même instant, dans une accalmie du vent, ils entendirent un appel désespéré.

Sans une seconde d'hésitation, les deux hommes s'élancent au dehors. Les deux molosses, debout contre la barrière qui protège la cabane, continuent à donner de la voix en montrant des crocs terribles. A bas ! Derbat ! A bas ! Kila ! dit Kariel en s'avançant. Les deux chiens obéissent et regagnent leur niche en grognant. Guarik a enlevé la claie fermant la barrière et les deux hommes faisant quelques pas explorent les environs. Tout-à-coup Kariel s'élance. Il vient de distinguer sur la blancheur de la neige une masse noirâtre, informe. Arrivé près de cette chose, il constate que c'est un homme qui, à bout de force, est venu tomber là, après avoir poussé le cri d'appel qu'ils ont entendu.

Maintenant cet homme est évanoui ou mort.

Guarik a rejoint son père, et sans se consulter, d'un mouvement spontané, ils prennent le voyageur, par les épaules et par les pieds et le portent dans la cabane. « Tiens, femme, dit Kariel, en rentrant, notre Dieu « a exaucé mon vœu, il a fait trouver le chemin de notre hutte à un voya- « geur égaré. Pourvu qu'il ne soit pas arrivé trop tard ! »

— « Nous allons nous en assurer, répond Margaret, fasse le Grand « Maître, que ce malheureux ne soit pas venu mourir, sans secours, à « notre porte ».

Tout en parlant, la courageuse femme a étendu plusieurs peaux de

fauves devant le foyer, sur lesquelles, avec précaution, Kariel et Guarik déposent le voyageur ne donnant toujours aucun signe de vie. Ensuite Margaret s'agenouille auprès de lui et ouvrant le manteau sombre dont il est enveloppé, elle met la main sur sa poitrine.

« Il pourra bientôt nous raconter ses voyages, dit-elle en se relevant, « son âme n'est pas encore partie là-bas ».

Les deux hommes, qui attendaient anxieusement le résultat de son investigation, poussent un soupir de soulagement.

« Donne-moi le vase d'airain, dit Margaret à son fils ». Ce dernier disparait un moment, derrière le rideau de l'alcôve et revient bientôt avec le récipient, contenant un élixir composé avec diverses plantes aromatiques, de la bière fermentée et préparée par Margaret.

Kariel prend la tête du voyageur sur ses genoux et, lui ayant ouvert la bouche, sa femme lui verse quelques gouttes de cette panacée.

Sous l'empire de la liqueur bienfaisante et de la chaleur qui, peu à peu lui déraidit les membres, l'homme fait un mouvement. Alors Guarik d'un côté, Kariel de l'autre, se mettent à le frictionner avec énergie. Bientôt le voyageur pousse un soupir et ouvre les yeux qu'il promène, un instant surpris, autour de lui. Mais bientôt le souvenir lui revient, et jetant un regard reconnaissant sur les personnes qui l'entourent, il leur dit : « Merci, sans vous je serais mort, sans avoir pu accomplir ma mission. « Vous avez fait une bonne action, tôt ou tard vous en serez récom- « pensés. »

— « Soyez le bienvenu dans ma cabane, qui que vous soyez, répond le « Gaulois ; mais sachez que Kariel, de la tribu de Karnak, et sa famille, « n'ont pas besoin de promesse de récompense pour secourir qui en a « besoin. »

A ces paroles, le voyageur s'est brusquemment soulevé sur un coude. « Vous avez dit : la tribu de Karnak ? dit-il très intéressé ? » — Oui, « répond Kariel, c'est la nôtre. » — « Ah ! que notre Dieu soit loué, dit « l'homme, c'est là le but de mon voyage, il faut que je voie le brenn de « la tribu. ».

— « C'est très facile, dit Guarik, quand vous aurez repris des forces, « si mon père me le permet, je vous conduirai auprès de lui. »

Cependant Margaret n'est pas restée inactive ; tout en écoutant, elle a préparé de quoi restaurer le voyageur. Celui-ci ayant bu encore un peu du cordial contenu dans le vase, a pu se relever et s'asseoir à table où se trouvaient un morceau de venaison, du pain et du lait.

C'est un homme d'une trentaine d'années, aux traits énergiques, la moustache tombante, à la mode gauloise, sur un menton proéminant, lui donnent un air d'audace farouche que corrigent un peu deux beaux yeux noirs dégageant un regard d'une très grande douceur. Il se met à manger et bientôt sourit en lisant la grande curiosité peinte dans les yeux de ses hôtes qui le contemplent debout, autour de la table.

« C'est juste, dit-il, je vous dois quelques explications au sujet de ma « venue dans votre pays. »

— « J'attendais, pour vous interroger, que vous ayez repris des forces, « dit Kariel, et si le but de votre voyage doit être secret, j'espère quand « même que vous nous raconterez quelques belles histoires sur les pays « lointains que vous avez parcourus. Il nous arrive si peu souvent d'avoir « le plaisir d'entendre un voyageur, que nous considérons cela comme « une grande fête. »

— « Eh bien! vous serez satisfaits, mes amis, répond l'homme: non « seulement je vous narrerai mes aventures, mais vous connaîtrez aussi « la mission que je dois accomplir. Hélas! je crains bien qu'elle ne vous « attriste. Je viens prévenir le brenn de votre tribu que les Romains « s'avancent victorieux sur vos contrées et que César, leur chef, se « propose de prendre Vannes. »

Les deux hommes restent un moment abasourdis, cloués par l'étonnement; un flot de sang brusquement empourpre leur face. Enfin, d'une voix que la colère fait trembler, Kariel répond: « Hô! hô! Je trouve « César bien audacieux d'avoir de telles intentions; croit-il toujours « avoir affaire à des poltrons qui se rendent sans conditions? Il appren- « dra à ses dépens que nous sommes d'une autre race et, s'il compte sans « la tribu de Karnak, il s'en repentira. »

— « C'est bien parler, mon hôte, répond l'étranger, et j'admire votre « confiance et votre courage; mais César possède des troupes bien « disciplinées et les Gaulois combattent sans ordre, à la débandade, et, « dans une bataille rangée, l'ordre et la discipline font beaucoup plus « que le courage personnel. »

— « Qu'est-ce à dire, dit Kariel, dédaigneusement, auriez-vous peur? « Sachez que le Gaulois combat librement, au grand jour, face à l'ennemi, « et méprise la ruse et l'embuscade. »

Sous l'apostrophe, le voyageur s'est brusquement levé; l'expression de son visage est terrible maintenant; la douceur de ses yeux a disparu,

faisant place à un regard lançant des éclairs. « Malheureux ! dit-il, la « voix tremblante, de fureur contenue, remercie Dieu de t'avoir fait mon « hôte, car se sera la première fois qu'un homme ose impunément traiter « Vercingétorix de poltron ! »

L'annonce de ce nom produit un effet foudroyant sur Guarik et son père ; ils sont secoués par un haut-le-corps violent. L'étonnement et le respect figent leurs traits. Kariel, avec un voix de rêve prononce enfin : « Le « chef des cent vallées ! ! »

— « Lui-même, répond Vercingétorix. Eh bien ! Oseras-tu encore « traiter ma prévoyance de peur ? Et ne penses-tu pas que j'ai assez « fourni de preuves de courage ? »

— « Nous n'en doutons plus, dit Kariel ; mais nous ne vous connaissions « que par ce que nous avions entendu dire sur vous, et nous nous étions « fait une toute autre idée de votre personne. »

— « Oui, je comprends, dit le voyageur, vous vous étiez représenté un « homme fougueux, téméraire, violent, comme vous êtes presque tous, « bravant le danger, uniquement pour le plaisir de le braver, comme le « taureau qui se jette brutalement, tête baissée, sur l'objet qui l'aura « mis en fureur, sans se rendre compte si cet objet ne lui brisera pas le « crâne.

« Et vous appelez cela du courage ? Et vous traitez le mien de peur ? « Ah ! plût à Dieu que tous les Gaulois fussent animés de cette prétendue « peur et les Romains n'auraient pas envahi notre pays ! C'est avec « l'espoir d'être compris par le chef de la tribu que je viens ici pour « essayer, s'il en est temps encore, d'arrêter la marche de l'ennemie et « peut-être en débarrasser le sol de la Gaule. »

— « Et tu peux compter sur moi et sur mon fils, répond Kariel. »

— « Merci, reprend Vercingétorix, je ne doute pas que tous les bons « Gaulois ne m'en disent autant, et, si je puis vous conduire comme je le « voudrais, César n'est pas encore maître de la Bretagne. Mais le « pourrai-je ? L'avenir nous le dira. »

Sur ces mots, le voyageur se rassied et termine son repas. Après s'être restauré, il s'étend sur une brassée de fougère que Margaret avait rangée devant le foyer, et les autres ayant gagné leur couche, un grand silence régna dans la hutte, permettant d'entendre plus distinctement le sifflement de la bise dans les grands arbres de la forêt. *(A suivre.)*

Le Gérant : E. DURAND.

Agha. — Imp. Agricole et Commerciale, rue Sadi-Carnot, 11 bis.